Revue 1986-1987

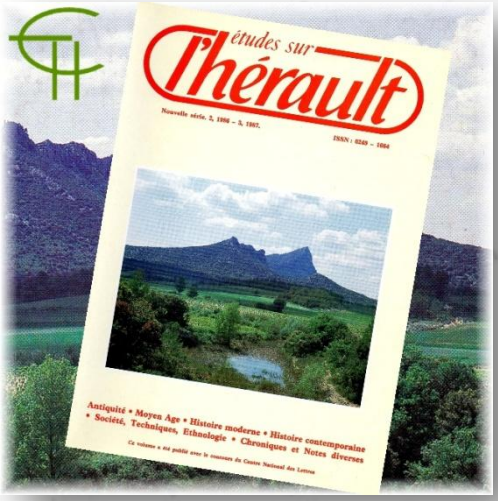
http://www.etudesheraultaises.fr/

Articles (2) : Le pont de Gignac ; Note sur « Contes et légendes en Languedoc »

Auteur (s) : ..... *G. GILLAND, H. BELUGOU*

Nombre de pages : *2*

Année de parution : 1987



Le pont de Gignac

par Gilbert Gilland

L'étude historique de Gignac, nous donne, dans ses origines, en 922, « Gignachum ». D'après le chevalier Antoine de Laurès, cette ville se serait appelée « Tourette ». Ce n'était autre qu'une ville fortifiée construite au pied d'une villa gallo-romaine ; c'était à l'époque une importante place forte au carrefour de nombreuses voies de pénétration, dominée par sa massive tour de guet.

D'après ce que nous croyons, l'ancienne voie romaine allant à Lodève et Rodez devait passer par Gignac, après avoir suivi la rive gauche de la Lergue à une faible distance de la route 109, jusqu'au sommet de la petite côte de Rabieux, d'où elle prenait une ligne directe jusqu'au pont romain dont il reste très peu de vestiges en aval du moulin de la ville dès Gignac, elle suivait le chemin « Salinier » jusqu'à la « Combe Salinière », dans la garrigue pour aboutir à Substantion : c'était le « Cami-farrat » qui passait à Font-Chaude (répertoire archéologique du département de l'Hérault, période gallo-romaine).

A l'occasion de la construction de la route royale Montpellier-Paris en passant par l'Auvergne, on a restauré et rectifié cette voie et le 6 avril 1768 a été commencé le tracé plus au sud. Par cette rectification, on a diminué la rampe de la « Taillade », et l'on a évité les lieux bas et couverts qui servaient de repaire aux brigands pour détrousser les passants.

C'est aux États de Languedoc que nous devons la structure essentielle de notre réseau routier, nos canaux (dont celui du Midi, des aqueducs toujours en usage, des ponts, tel le magnifique pont de Gignac, dont ils décidèrent la construction en 1774.

A cette époque, Bertrand Garripuy, Directeur des travaux de la Province du Languedoc, conçut le projet de la construction d'un pont sur l'Hérault. Les travaux débutèrent en 1776 ; après un arrêt pendant la Révolution de 1789, ils furent continués par son neveu Ducros puis terminés par les ingénieurs Billoin et Fontenay en 1810.

Ce pont possède deux arches en plein cintre et une grande arche en anse de panier ; il est sur des piédroits, décoré d'une archivolte. La partie accolée à la rive gauche de la rive est bâtie sur le roc, celle de la rive droite repose sur de solides pilotis de sapin. Les arches latérales sont ornées de bossages, celle du milieu à parement uni. Certains prétendent que cette arche n'a pas été faite suivant le plan primitif; voici comment ils s'expriment : « ... Si l'on ajoute à cette circonstance que cette arche est beaucoup moins épaisse, on pourrait penser avec raison que le pont n'a pas été fini suivant le même plan sur lequel il avait été commencé et que d'autres vues, en particulier d'économie, ont présidé à cette disposition ». D'autres nous disent : « Les compagnons de Gignac avaient commencé l'ouvrage ; étant trop âgés pour le continuer, il fut fait appel à ceux de Saint-André, cela occasionna des troubles sur le chantier, il fallut faire appel à la troupe pour remettre tout dans l'ordre ».

Un escalier d'accès permet d'admirer cet ouvrage, aussi excite-t-il l'admiration de tout le monde, les curieux l'admirent dans une sorte de ravissement, les connaisseurs l'étudient. Ce pont est jugé le plus beau pont du XVIIIe siècle. Nous pouvons suivre les travaux d'après des extraits du registre affecté pour l'entrepreneur du pont de Gignac signé Garripuy fils, le 3 juillet 1777.

Les travaux se divisent en trois périodes :

1. la construction des batardeaux pour pouvoir trouver le ferme sur le roc et faire les fouilles des fondations, C'est d'ailleurs ce qui donne le plus de peine ;
2. ensuite les culées pour supporter l'ouvrage ; pont en moellons qu'il faudra démolir ;
3. Enfin l'ouvrage lui-même.

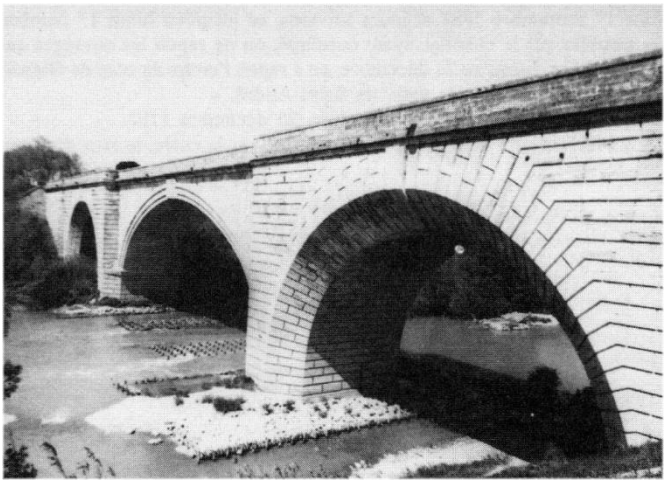
La Sénéchaussée fournit pour les ouvrages, sur les ordonnances de l'archevêque de Narbonne, deux certificats de 5 000 livres chacun à Monsieur Billoin, inspecteur des travaux.

Le 9 septembre 1778 : formation des batardeaux avec de l'argile pétrie dans les pilotis enfoncés dans les alluvions.

Le 9 mai 1779, arrivée de Monsieur Raynaud, charpentier. Du 12 au 24 mai, plantation des pilotis jusqu'au mois de juin ; le 3 juin, arrivée de Monsieur Gleize.

Le vendredi 2 juillet, on pose la première pierre à 31 pieds 6 pouces au-dessus du repère et à 15 pieds 10 pouces au-dessus des basses eaux, sur une couche de gros mortier, composée de chaux, de sable de l'Hérault, de pouzzolane de Lodève, par égales proportions. On a posé ce jour deux assises de pierres de taille ; le samedi 3, on a formé deux autres assises sur la précédente ; mais le dimanche, par manque de bras, on n'a pu épuiser le batardeau.

Le samedi 17 juillet, la chaîne du chapelet s'est rompue trois fois, le niveau d'eau monte dans le batardeau.



(Photo Ollerda)

Le mercredi 4 août, les entrepreneurs ont fait faire un chapelet en bronze que l'on transporte sur les lieux, son poids est de trois quintaux 75 livres et le corps de pompe en cuivre rouge pèse un quintal 67 livres. Le vendredi 6 août, un orage empêche les ouvriers de travailler. Le mercredi 18 août, Monsieur Garripuy est présent sur l'ouvrage. Le lundi 23 août, une inondation de 4 pieds a chassé tout le monde, le mardi 24 août on se remet au travail avec les eaux grossies. Le 24 septembre, forte crue de l'Hérault grossi de la Lergue. Le 1er octobre, nouvelle crue. Le jeudi 14 octobre, on s'est servi de nouvelles pompes à chapelet et de deux vis d'Archimède. Le mardi 23, venue de Monsieur Garripuy. Les travaux sont arrêtés le 18 décembre. Le 4 avril 1780, on remet en marche six vis d'Archimède, un chapelet anglais et deux français ; il se forme de nouvelles sources sous les graviers. Monsieur Garripuy publie le 21 avril 1780 un mémoire donnant les directives pour les travaux à exécuter.

Les travaux ne reprennent qu'en 1782 et sont conduits par Messieurs Saussine et Bousquet. De mars à mai de fortes inondations contrarient le déroulement des travaux. Les entrepreneurs payent à Monsieur Mary, serrurier à Gignac, seps sabots de fer d'un poids total de quatre cent quarante-cinq livres à raison de vingt-huit livres dix sols le quintal.

Pour un batardeau, on a employé 23 hommes et un charpentier afin d'atteindre le roc. Les eaux ont été épuisées le samedi 20 mai. Mais la caisse du chapelet anglais est tombée dans les fondations et a causé du désordre. Le dimanche 21 mai, quarante hommes ont été occupés avec deux moutons à battre l'argile, tantôt pétrie avec du fumier et tantôt sèche. Le lundi 22, on a compté le nombre d'ouvriers et de travailleurs qui sont sur le chantier, ils ne sont qu'au nombre de 180, le mardi 23, ils sont 230. Le mardi 30, on fait le point du personnel employé pendant six jours : 312 hommes dont 16 maçons, et 26 enfants.

Le 2 juin on finit d'araser la seconde assise et on continue la troisième, qui est finie le 29 ; le 30, c'est la quatrième qui est terminée. On continue l'assise de la culée du côté de Gignac ; elle est terminée le 1er juillet. Le 3 juillet, on a commencé à poser le pourtour de pierre de taille. Le 17, arrivée de Monsieur Ducros qui fait faire un sondage.

Messieurs Saussine et Bousquet remarquent certaines inégalités du côté de Saint-André.

Les pluies des 21-22-23 février 1783 provoquent des inondations qui amènent des alluvions ; il en est de même les 1er et 2 mars, les 24 et 25 avril, les 3 et 4 mai ; il faut dépenser 3 000 livres pour les dégravements. Le 20 juin, il manque des ouvriers, les pontonniers sont obligés de faire les dégravements. Jusqu'à la fin de l'année, on ne travaille qu'aux culées du côté de Saint-André.

Au mois de mars 1784, dégagement du sable et du gravier amassés par les eaux ; le 2 avril, le vent et la gelée ont empêché les ouvriers de travailler. Le 11 juin 1784, mise des pierres de taille sur les piles. Ce travail est terminé le 30 juillet et le 31 est commencée la grande arche. En août, a lieu la construction du cintre et du bossage.

En 1786, pendant que l'on continue de poser l'arche, on s'occupe de finir les fausses piles et culées du cintre pour la seconde arche latérale ; ladite arche est achevée le 30 octobre 1786.

« Il arrive que le 22 juillet 1785, on a commencé de travailler à la culée du côté de Saint-André et comme la pile avait été établie trois pouces trois quart plus bas que celle des piles de la culée du côté de Gignac, qu'ainsi, il a fallu démolir le pourtour formé du socle de ladite culée, sur quatre pieds de largeur et y placer une assise de pierre de taille plus haute que celle qu'on démolit, il est convenu que cette démolition et reconstruction ensemble sur le reste de la maçonnerie, sur le reste de la longueur et largeur de la culée, qu'il sera payé à l'entrepreneur deux cents livres et que les matériaux de la démolition lui appartiendrons au moyen de laquelle somme payée en matériaux délaissés. La toisée ouvragée de cette culée commencera immédiatement au-dessus du socle... ».

« Le 1er septembre 1787 et jours suivants, ce jusqu'au lundi 1er octobre, les troubles sur le chantier ayant continué, on ne repris les ouvrages que le 22 octobre. Jusqu'au 21 décembre, on a repris l'arche du côté de Gignac, on s'est occupé aussi de celle de Saint-André. »

Ceci est signé Billoin fils et Faugères, 22 décembre 1787.

Du 25 février au 5 avril 1788, on a surélevé, sur la culée, le mur d'avenue de l'arche latérale du côté de Saint-André.

« Il est fait un relevé des parements de la pierre de taille des arches latérales côté Gignac, le 30 fructidor an 12 », signé Faugères et Giroux.

« La dernière pierre de taille a été posée le samedi 25 avril 1807 », signé Faugères.

Il a été versé en tout entre les mains de Monsieur Clément de la part de Monsieur Bayle, commissaire des Travaux Publics de la Province, la somme de 195 977 livres 26 sols 3 deniers pour payer les travaux du pont de Gignac [1].

NOTE

1. G. Gilland, *Histoire de Gignac (de son origine à nos jours)*, Lattes, 1977 ; *La vie quotidienne dans la moyenne vallée de l'Hérault*, Clermont-l'Hérault, 1986, avec des illustrations réunies par A. Chalaguier.

Note sur contes légendes en Languedoc

par Henri Bellugou

Des travaux passionnants ont paru récemment : Fabre, Lacroix, Nelli, Roquebert, Pécout, etc. ; des livres de récits populaires publiés par Gallimard ; de précieuses et fort intéressantes publications comme « Connaissance des Pays d'Oc » ; ou « La France », éditée à Prades. Ajoutons bien sûr la revue « Études sur Pézenas », élargie à l'ensemble de l'Hérault.

Jusqu'à ces dernières années nous n'avions pas tellement de volumes de ce genre ou de revues, en dehors de l'incomparable « Revue des langues romanes ». Citons certaines manifestations originales fort réussies comme la belle exposition des Totems de C. Achard, qu'il faut féliciter, à Pézenas, en 1981.

J'ai écrit des contes, légendes, récits (de facture plutôt littéraire) sur certains pays d'Occitanie en général, le Languedoc en particulier. Mes ancêtres ont vécu près de la vallée de l'Hérault, dans la même région, depuis au moins le XIVe siècle. J'ai été vigneron moi-même. La côte méditerranéenne et l'Hérault ont mes préférences par droit de naissance, si je puis dire, puisque j'en suis originaire. Priorité au pays natal.

Voici seulement quelques remarques ou réflexions.

Un texte, même s'il est créé, est fait d'observations, de réminiscences personnelles ou de souvenirs d'anciens malgré les apparences souvent trompeuses d'invention. J'ai souvent choisi les sujets, les thèmes dans le monde des gens modestes, des paysans. Les personnages, je les ai parfois connus, ou ils ont parlé à travers des confidences d'aïeux.

Le Conteur peut rechercher plusieurs buts. Bien sûr : distraire, divertir, mais aussi, sous les apparences de l'anecdote ou de l'histoire, veiller à maintenir la fidélité au terroir. De plus, donner à l'étranger ou aux Français non méridionaux, ignorant ou non des territoires du Sud, une idée, une image de nos inépuisables richesses ; faire connaître des aspects de notre littoral, de nos plaines, de nos montagnes, de nos vignes, de nos champs, de nos villes, villages, paysages.

Grâce à des sujets variés même brefs, on peut faire connaître cela d'une manière simple, sincère, plaisante, vivante. Mais par delà la surface du récit, on peut essayer d'atteindre le fond. Par delà les comportements, les portraits, il y a des zones mystérieuses qu'on ne peut ignorer. On peut défendre une culture, une manière de vivre, des relations humaines, des mentalités ; essayer d'atteindre, par delà les situations et les conflits qui passent, ce qui est au plus profond, qui ne meurt pas, l'esprit, l'état d'esprit qui, lui, demeure, même s'il évolue.

Sans ignorer le quotidien, le terre à terre, le monde matériel, on peut viser ce qui dure, l'immatériel, bref une civilisation, car l'Occitanie est une civilisation. On peut tenter d'évoquer, de défendre coutumes, traditions, sociétés ou groupements, valeurs, psychologie, en somme l'histoire, la langue, la littérature, l'humanisme de chez nous.

Il faut contribuer à sauver ce qui peut être sauvé, ce qui, sans réaction suffisante de notre part, est en train de mourir. Il n'y a pas seulement une invasion de l'extérieur, des « barbares du Nord » comme on a dit, que l'Occitanie a toujours finalement assimilé au cours des siècles, il y a l'invasion de la technique, du progrès, de la science, et celle-ci est le meilleur et le pire. Elle perfectionne, mais aussi dégrade. Elle fait vivre, mais aussi elle tue.

On connaît la valeur symbolique et l'influence sur le public du conte et de la légende, qui mêlent le vrai et le faux, le réel et l'imaginé; qui sont faits à la fois de fiction, de mystère et de vérité, car même la légende contient une parcelle de vérité. Chaque conteur ajoute, retranche, engendre, déforme, exalte...

Contes et légendes ont de nombreuses versions, des dizaines, parfois plus de cent variantes. Il y a même un fond général non seulement méridional, mais européen, voire asiatique, sinon planétaire. Le tri, le choix des versions est une des difficultés majeures de ce genre historico-littéraire. Ainsi peut-on avoir une vision personnelle où peuvent se mêler histoire, poésie, satire, humour, verve, tendresse.., tout ce qui, agréablement dosé, ajoute à l'art du conte, le complète, le met en valeur.

Des liens multiples unissent les événements aux terroirs et aux hommes au fond ce sont moins les hommes qui gouvernent que les événements. Ces derniers créent ou modifient les états d'esprit, lient les relations entre les hommes et les groupes, les hommes et la nature, la (ou les) divinité(s). On ne peut connaître même son propre pays si l'on ne va pas plus loin que l'histoire, la vie économique, sociale, religieuse.., plus loin peut-être que les individus, les groupements, la société, leurs actions, gestes ou paroles. Il faut s'efforcer de découvrir, d'évoquer les mystères, mirages, le fantastique, les mythes, le merveilleux du pays. Une région, ce sont ses mentalités, ses libertés, ses secrets, ses fascinations.

Il n'y a pas seulement les idées, qu'elles s'appuient ou non sur des textes ; il y a les mémoires individuelles ou collectives, ce qui ne s'écrit pas, les habitudes, les coutumes, le cœur, l'âme, tout un ensemble. Tout pays, ville, province, a un esprit, un cœur, une âme. Pourquoi ne pas chercher à atteindre cette sensibilité, des traits de ce cœur, de cette âme. Il est vrai que c'est un idéal, et l'idéal est si difficile à découvrir !...

Bibliographie Henri Bellugou

Occitanie légendes contes récits, 285 p., prix de l'Académie des jeux floraux, Toulouse, 1979.

Occitanie nouveaux contes et légendes, 320 p., prix « maréchal Foch » de l'Académie Française, 1981.

Terres d'Occitanie - Contes légendes récits, 300 p. vient de paraître.

Les trois volumes (Presses du Paysan du Midi) sont indépendants l'un de l'autre, nombreuses illustrations originales de Gabriel Lardat, vente en librairie, diffusion Hachette, Centre régional de diffusion du livre, Montpellier ou Toulouse. Henri Bellugou, 14, boulevard Bessonneau, 49000 Angers.

Année de parution : 1987

AU SOMMAIRE DU VOLUME 1986-1987

J. GUILAINE, J. COULAROU, L'habitat néolithique de Roquemengarde à Saint-Pons de Mauchiens ;

R. ARIS, Notes sur l'histoire d'Agde ;

D. GARCIA, L'âge du Fer dans la Moyenne Vallée de l'Hérault ;

Jean-Luc FICHES, L'oppidum d'Ambrussum à Villetelle ;

M. FEUGERE, A. F. LAURENS, M. G. COLIN, Note sur la découverte du trésor d'argenterie antique de Béziers ;

A. DURAND, Propositions de datations pour quelques documents du Cartulaire d'Aniane ;

André SOUTOU, Le Prieuré et l'église Saint-Étienne de Prunet sur le Causse d'Aumelas ;

M. H. PRIEUR, Sociologie d'un quartier de Montpellier au XVe siècle : le quartier Sainte-Anne ;

M. VEYSSIERE, Évocation de Guillaume Briçonnet, évêque de Lodève de 1489 à 1519 ;

R. GUIRAUD, Un chirurgien au temps de Louis XIV à Lunel ;

C. NEGROU, Délinquance et rapports sociaux d'après le procès de l'ordinaire de Pérols et de Grabels (1618-1741) ;

Alain DEGAGE, L'amirauté de Cette de 1691 à 1735, 3ème partie ;

Gilbert LARGUIER, Conseil de Ville et pouvoirs en Languedoc à Narbonne (milieu XVIe-milieu XVIIe siècle) II ;

H. DE VERGNETTE, Un drame entre deux familles de Béziers au XVIIe siècle : les Lort de Sérignan et les Gep ;

Henri MICHEL, Mireille LAGET ; Mireille Laget, Promis au Royaume ; Bibliographie des travaux de Mireille LAGET ;

G. BONET, Documents pour servir à l'histoire du coup d'État du 2 décembre 1851 à Montpellier (Témoignage d'Eugène Guiter) ;

E. KHAYAD-JIAN, La question arménienne dans « l'Éclair » de Montpellier ;

F. ARZALIER, Trois ans de journalisme militant en Languedoc : Jules Guesde à Montpellier ;

P. PISTRE, L'itinéraire singulier d'un franc-maçon : Jean-Jacques Martin (1862-1955) ;

J. SMETS, Histoire d'une famille paysanne à travers ses documents privés ;

G. MERIAN, Les filatures de soie : naissance d'une architecture ;

Jean-Claude BARTHEZ, Siran en Minervois ;

J.-C. BESSAC, Le travail traditionnel de la pierre tendre dans la région de Castries ;

P. LAURENCE, La facture du hautbois en Languedoc oriental ;

P. AUSSEL, La toile de maison ou l'or des Ruffes.

CHRONIQUES :

Henri MICHEL, Chronique d'Histoire Moderne (1981-1984) ;

Louis SECONDY, L'enseignement secondaire en Languedoc-Roussillon, état de la recherche en 1986 ;

Gérard BOULADOU, Vers un regain des recherches sur le maquis ?

NOTES DIVERSES :

A. MOLINIER, Jean Bernard Elzière : Histoire des Budos, seigneurs de Budos en Guyenne et de Portes Bertrand en Languedoc ; L'abbaye bénédictine de Saint-Félix-de-Montceau ;

Y. MANNIEZ, Les seigneurs de Villeneuve-lès-Béziers, leurs rapports avec l'Albigeois et le Rouergue ;

Jean SAGNES, Le mouvement ouvrier dans un département viticole, l'Hérault durant l'entre-deux-guerres ;

G. GILLAND, Le pont de Gignac ;

H. BELUGOU, Note sur « Contes et légendes en Languedoc » ;

Jean-Claude RICHARD, Table des sommaires (1970-1987).